



HAL
open science

L'affect et le jugement dans le poème de deor

Marguerite-Marie Dubois

► **To cite this version:**

Marguerite-Marie Dubois. L'affect et le jugement dans le poème de deor. Colette Stévanovitch; Henry Daniels. L'affect et le jugement. Mélanges offerts à Michel Morel à l'occasion de son départ en retraite, 1 (6), Association des médiévistes anglicistes de l'enseignement supérieur, pp.185-200, 2005, GRENDEL, 2-901198-39-2. hal-04696155

HAL Id: hal-04696155

<https://hal.science/hal-04696155v1>

Submitted on 12 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'affect et le jugement

dans le poème du *Deor*¹

L'affect, si diversement décrit par les psychologues et les psychanalystes du XX^e siècle,² peut être défini, de nos jours, comme l'ensemble des niveaux d'émotion qui affleurent à la conscience et qui traduisent – selon la signification du terme au Moyen Âge³ – « un état ou une disposition de l'âme ». Quant au jugement, il naît d'une décision mentale, à la suite d'une appréciation à la fois intellectuelle et affective.

¹ Je remercie vivement mon ami Jean Portalier qui a cherché et trouvé pour moi des sites Internet rares et a mis de précieux tirages à ma disposition, et ma collègue et amie Marthe Mensah qui m'a procuré le texte de Gwang-Yoon Goh (cf. note 63), pour moi difficile d'accès.

² « Expression qualitative d'une quantité d'énergie pulsionnelle et de ses réactions », selon S. Freud (1856-1939). – « Emotion, en tant qu'état physiologique et sentiment », selon C. G. Jung (1875-1961). – « Représentation inconsciente d'images affectives », selon J. Laplanche et J. B. Pontalis (*Vocabulaire de la psychologie*, 1967) – « Sentiments intermédiaires mal définis [...] états psychiques primordiaux, variables dans leur tonalité et difficilement analysables, mais observés et étudiés par l'intermédiaire des sentiments qu'ils suscitent », selon Norbert Sillamy (*Dictionnaire de psychologie*, Paris : Bordas, 1983, p.17).

³ Le mot « affect » a été repris dans notre langue, vers 1940, à l'allemand *Affekt*, après avoir représenté en moyen-français (XIII^e s.) la réfection de « affet » (1150) par emprunt au latin *affectus*. (*Grand Robert de la langue française*, Paris, éd. augmentée, 2001, p. 210, col. 2).

Le poème vieil-anglais *Deor*, encore assez célèbre pour avoir fait l'objet d'une traduction en langage artificiel,⁴ me paraît illustrer, en quarante-deux vers, cette double attitude humaine.

Le scop chante sa propre histoire, de façon discrètement émouvante et très originale.⁵ Afin de communiquer avec force son état d'âme à ses auditeurs, il utilise, pour les impressionner, le procédé psychologique des représentations iconiques et symboliques. Ces « représentations », qui s'effectuent au moyen de récits, d'images et de signes, sont suffisamment prégnantes pour être partagées par un grand nombre de personnes inévitablement touchées.

Avant de se plaindre de son propre sort, le « Deor », c'est-à-dire le Favori,⁶ nouvellement tombé en défaveur auprès du prince son protecteur, évoque, pour les comparer à son pénible destin, les épreuves de personnages, célèbres de son temps même s'ils le sont beaucoup moins du nôtre. Ces évocations mettent l'auditoire en condition, l'intérêt devant s'accroître au fil des strophes. Le procédé est habile, car le scop, disgracié au profit d'un très illustre poète,⁷

⁴ Ce langage, le Baanzish, dont l'auteur est Rupert Barnes, Chairman of the Huntingdonshire Society, est accessible sur Internet, août 2003 (*Basic Baanzish, Baanzish Vocabularies*, etc).

⁵ A. Heusler va jusqu'à écrire : « *The Singer's Consolation* stands alone ; it represents no *genre* but a unique inspiration », Potsdam : Wild Park, 1925, p. 140.

⁶ Selon l'excellente traduction d'André Crépin, *Beowulf et Alentours*, Greifswald : Reineke Verlag, 1998, p. 93. « Deor », nom dont se pare le poète, peut, en effet, équivaloir aux deux mots anglais *deer* et *dear* ; et il a été compris dans les deux sens. De nos jours encore, (sur Internet *Beowulf on Steorarume*, août 2003, et aussi, le 26 août 2002, dans les notes d'une traduction du *Deor* établies par le Dr Benjamin Slade, post-graduate student à John Hopkins University, Maryland, (site www.heorot.dk <<http://www.heorot.dk> [dans la partie droite, cliquer sur *Supplemental Texts*, puis sur *Deor*]), on trouve la version par « wild animal », considérée comme « a pun ». Et pourtant, précédant le pseudonyme de « Deor », l'hémistiche du vers 37, *dryhtne dyre* (cher à son seigneur), rend la dénomination assez transparente et marque évidemment un emploi affectif.

⁷ Il s'agit de Heorrenda, nommé au vers 39, nom anglo-saxonisé du fameux Hjarrandi, père de Heðinn, bien connu dans la tradition islandaise (*Skaldskaparmal*, ch. 50, dans l'Edda en prose). La littérature moyen-haut-allemande (*Kudrun*) l'identifie sous le nom de Horant (cf. Malone p. 40 et Crépin p. 93).

Affect et jugement dans le Deor

provoque ainsi subtilement une inévitable comparaison entre des renommées parallèles : en fait, il émeut, tout en se glorifiant de manière indirecte.

L'affect – le sien et celui du public – se révèle tout au long d'une démonstration progressive qui met en scène plusieurs drames humains.

La première victime citée est Weland,⁸ forgeron divinisé par les Germains et bien connu des Anglo-Saxons.⁹ *Anhydig eorl*,¹⁰ « homme d'un seul penser », uniquement attaché au désir de vengeance et de triomphe sur l'infortune, il a subi de dures épreuves. On a cru longtemps, en raison de l'interprétation incertaine d'un segment du premier hémistiche (*him be wurman*), que l'infortuné avait été jeté dans une fosse aux serpents pour y trouver une mort horrible.¹¹ Mais un tel traitement est incompatible avec le comportement du héros mythique tel qu'il est décrit dans la suite du poème. En outre, la présence, dans l'expression *him be wurman* (« parmi ses serpents »), de *him* avec la valeur d'un datif possessif¹² introduit une nuance

⁸ Welund, selon la graphie du manuscrit (cf. islandais *Volundr*, dont l'histoire est relatée dans la *Völundarkviða* et la *Thiðrikssaga*). Les noms propres, d'origine scandinave, contenus dans le *Deor*, sont anglicisés, conformément aux appellations traditionnelles en Angleterre, (cf. Kemp Malone, *Deor*, University of Exeter, 2nd ed. 1977, p. 5).

⁹ Cf. Marie Martin, *Une approche chrétienne du Coffret d'Auzon*, thèse de doctorat, Paris IV-Sorbonne, juin 2003, pp. 251-285, à paraître.

¹⁰ *Deor*, vers 2.

¹¹ Cf. Malone, *op.cit.*, p. 6, note 2.

¹² Sur l'emploi grammatical de *him*, voir Fernand Mossé, *Manuel de l'anglais du Moyen Age (vieil-anglais)*, Paris : Aubier 1955, tome I, p.140, §158. – Il convient de noter que certains traducteurs passent sous silence le segment tout entier (par exemple, Charles W. Kennedy, *An Anthology of Old English Poetry*, O.U.P. 1960, p. 57, et R. K. Gordon, *Anglo-Saxon Poetry*, London : Dent, Everyman's Library, ed. 1967, p. 71). D'autres omettent de traduire *him* (ce que font curieusement Mossé lui-même [*op. cit.* tome II, p. 401] et, tout récemment, Steve Pollington, dans son *Deor's Lament*, (sur Internet, voir les sites <http://glenavalon.com/deor.html/> et <http://www.kami.demon.co.uk/gesithas> [cliquer sur *Old Poetry*] en août 2003).

affective, liée à la possession des serpents, et fort éloignée de la terreur qu'inspireraient des reptiles agressifs. En réalité, Weland se trouve au milieu de « serpents » forgés par lui, c'est-à-dire d'ouvrages de sa fabrication,¹³ damassés ou damasquinés.¹⁴ Ces *wurman* sont très probablement des épées,¹⁵ semblables à celle – gigantesque – de Beowulf, pourvue d'« une poignée torsadée où se jouaient des serpents ».¹⁶ On sait, en effet, que ces glaives prestigieux pouvaient être soit ornés de dessins reptiliens, soit comparés par métaphore à des vipères dont la morsure est réputée mortelle.¹⁷

Notons qu'ici le poète ironise à froid, évoquant, par sarcasme à peine voilé, la glorieuse marque de fabrique de Weland, le fameux

¹³ Ces ouvrages peuvent aussi bien être des anneaux (bagues ou bracelets) que des épées. Dès la plus haute antiquité, entre 1350 et 500 avant J.C., on trouve, sur l'actuel sol anglais ou écossais, des « snake armlets, having snake heads at the terminals, like that from Cullin Sands, Morayshire » (John Manley, *Atlas of Prehistoric Britain*, London : Guild Publishing, Phaidon Press, 1989, p. 140, planche 91).

¹⁴ Un objet d'acier damassé est formé de tiges, inégalement tordues, puis forgées après avoir été repliées sur elles-mêmes ; c'est donc un ouvrage torsadé qui, dûment poli, offre un aspect moiré. En revanche, un objet damasquiné est incrusté d'un filet d'or, d'argent ou de cuivre : la torsade du filigrane est enfoncée dans une rigole, battue au marteau, puis poncée à l'émeri. En revanche, bien qu'il soit tentant de rapprocher *wurm / wyrm* (« worm ») de « vermiculé », il ne s'agit pas d'ouvrage vermiculé, car ce terme est réservé par les Latins à la mosaïque, *pavimentum vermiculatum*, où les dessins s'enchevêtrent comme des vermisseaux (Cf. Anthony Rich, *Dictionnaire des antiquités romaines*, traduction M. Chéruef, Paris : Firmin Didot, 1856, p. 463, col. 1).

¹⁵ Telle est l'hypothèse actuelle (cf. Malone, p. 7 ; Crépin, p. 93), et c'est bien la certitude de Bella Millett (English Department, University of Southampton <enm@soton.ac.uk >) qui, sur Internet, le 21 juin 2001, va jusqu'à traduire le vers par « Weland for his skill suffered exile » (l'emphase est mienne).

¹⁶ Vers 1698 : *wreoðan hilt ond wyrmfah* (cf. A. Crépin, *Beowulf, édition diplomatique et texte critique, traduction française, commentaires et vocabulaire*, Göppingen : Kümmerle Verlag, 1991, p. 755).

¹⁷ Cf. A.T. Hatto, *Essays on Medieval German and other Poetry*, Cambridge University Press, 1980. Voir Crépin p. 527). Dans la poésie scaldique, les épées étaient qualifiées de « serpents » ; celle d'Égil s'appelait *Naðr* (vipère) [*Egilssaga*, cap. 53].

Affect et jugement dans le Deor

artisan d'épées légendaires, demeurant impuissant au milieu de ses armes invincibles.¹⁸ On pourrait ajouter à cette moquerie, sous-tendue mais perceptible, une allusion possible à un sens figuré de *wyrm* (« sentiment vipérin ») qui, en vieil-anglais, peut exprimer la haine.¹⁹

En effet, la haine la plus violente habite le cœur de Weland. C'est qu'il a subi le supplice de l'énervation.²⁰ La seule évocation d'un tel traitement, qui consiste à brûler certains nerfs en appliquant un fer rouge sur les tendons des jarrets et les genoux du patient, fait frémir l'auditoire, d'autant que ce genre de mutilation, quoique presque inusité en Angleterre,²¹ est un objet d'horreur internationale, tel que le pratiquent couramment les Scandinaves, les Francs et les Germains. Il terrorise, car il entraîne une incurable paralysie sans diminuer les forces vitales. En somme, un « énervé » est un athlète vivant, condamné à la mort musculaire. C'est de main de maître que le poète joue de cette peur, en se gardant bien de dramatiser, mais en employant sciemment, pour décrire le mal, des mots quasi anodins : *nede* (« entraves ») et *swoncre seonobende* (« souples nerfs »).²² De toute évidence, la comparaison entre sa propre infortune et

¹⁸ Malone suggère ce point de vue, *op. cit.* p. 7.

¹⁹ *Andreas* vers 768-770 : *brandhata nið / weoll on gewitte, weorm blædum fag, / attor ælfæle* (« fiery hate surged in their mind, the worm hostile to happiness, baleful poison » – traduction Gordon, *op. cit.* p. 194).

²⁰ Crépin rappelle (p. 93) que tel avait été le sort des deux fils de Clovis II, les « énervés de Jumièges », pour s'être révoltés contre leur mère Bathilde. J'ajoute qu'après leur mutilation on les avait abandonnés sur la Seine, au fil de l'eau, et qu'ils avaient atterri à l'ermitage de saint Philibert de Jumièges, détail qui explique leur appellation historique.

²¹ Il faut attendre les lois de Knut (roi danois d'Angleterre, 1017-1035), pour que l'énervation soit juridiquement appliquée, et c'est contre des chiens de chasse anglais, les *greihundes* (« lévriers »), que le souverain prend cette mesure (cf. Benjamin Thorpe, *Ancient Laws and Institutes of England*, London : Public Records, 1850, tome I, *Constitutiones de foresta*, p. 429, § 31.).

²² Vers 5 et 6.

l'anéantissement de Weland, pourtant « supérieur »²³ à son adversaire, n'est pas inintentionnelle, bien qu'elle passe quasi inaperçue.

Autre détail suggéré : la haine qui anime Weland le conduit non seulement à la vengeance,²⁴ dont un seul effet est ici évoqué : l'angoisse de Beadohild attendant un bâtard,²⁵ mais aussi et surtout – ce que tout le monde sait et que le scop néglige à dessein de préciser – l'évasion libératrice.²⁶ En effet, si le Deor accumule les descriptions affectives d'épreuves historiques ou légendaires sans aucune allusion à leur dénouement favorable, c'est, de toute évidence, pour effectuer, de façon assez inattendue, la démonstration qu'une revanche est toujours possible sur le destin malheureux.

Nous pouvons comprendre que cette intention sous-jacente inspire le poème dans son entier – à condition, bien entendu, de dépasser notre actuelle ignorance des traditions pour nous mettre à la place des auditeurs avertis, auxquels il n'était pas besoin d'exposer les événements.

Weland a triomphé de son bourreau : c'est de notoriété publique. Quant à Beadohild, fort accablée par le déshonneur de sa grossesse, « jamais, au grand jamais, elle ne pouvait imaginer ce qui allait en advenir ». ²⁷ Certes, elle redoutait, à juste titre, les suites de son état, à

²³ *sylla* (vers 6) = *selra* (better), comparatif de *sel* (good).

²⁴ Il tue les deux fils du roi Nithar (v.a. *Niðhad* ; isl. *Niðuðr*), son tortionnaire qui, l'ayant capturé et mutilé, l'oblige à forger des armes pour lui. Du crâne des deux princes, il fait des coupes à boire, de leurs yeux des pierres précieuses, de leurs dents des broches, qu'il offre à leur père. Puis il séduit la fille de Nithar, Beadohild, qui devient enceinte de ses œuvres (voir le résumé de la légende dans Malone, p. 4-5).

²⁵ *Deor*, vers 8-11.

²⁶ Weland se fabrique des ailes et, après avoir réussi à s'enfuir en s'envolant, il révèle à Nithar tous les détails de ses actions vengeresses.

²⁷ *Ne meahte / ðriste geðencan hu ymb ðæt sceolde* (vers 11-12). [Noter que *weorðan* est sous-entendu après *sceolde*.] Crépin (p. 94) fait de *ðriste* (= au grand jamais) un augmentatif, valeur que prend cet adverbe dans certains cas (par exemple : *ðriste hæleð* [« he completely saves »] ; *ðriste heriað* [« they greatly praise »], cités par J. Bosworth and T. N. Toller, *An Anglo-Saxon Dictionary*, OUP, ed. 1976, p. 1071, col.1.

Affect et jugement dans le Deor

une époque où la femme abusée était jugée coupable, mais aucun Anglo-Saxon n'ignorait qu'elle devait prendre sur son sort misérable une éclatante revanche : le fils qu'elle mit au monde, devenu illustre, fut célébré par les historiens²⁸ et les chantres. Déclaré « descendant de Nithar et fils de Weland » dans *Waldere*,²⁹ il est reconnu dans *Widsith*³⁰ comme régnant « grâce à l'or tressé, sur hommes et femmes ».

Suit l'histoire de la troisième victime, Mathilde,³¹ « thème connu de beaucoup »³² – beaucoup, parmi lesquels, hélas, nous ne figurons pas, mais thème qui a pu être reconstitué.³³ Cette femme, dit le scop, « fit naître une immense passion chez le Gète »,³⁴ tant et si bien que cet amour accompagné d'angoisse³⁵ leur ôta le sommeil.

Toujours habile, le poète joue sur la résonance affective du mot « Gète » qui rappelle à toutes les mémoires, même à la nôtre, le héros suprême, Beowulf.³⁶ Mais il n'est pas ici question de Beowulf. Si l'on en croit Malone,³⁷ ce Gète serait identifiable soit avec Gaute, selon la version norvégienne d'une ballade scandinave très répandue, soit avec

²⁸ Jordanès, évêque de Ravenne (VI^e siècle), le nomme Vidigoia dans *De Rebus Geticis* (ed. Momsenn, *Monumenta Germaniæ Historica ; auctores antiquissimi*, V, 1.)

²⁹ Sous le nom de Widia (*Waldere* II, vers 8-9).

³⁰ Sous le nom de Wugda (*Widsið*, vers 129-130).

³¹ *Mæðhilde*, lecture actuellement admise par tous les critiques (Malone, p. 25).

³² Cf. Crépin, p. 94 – *Monge gefruignon* (« many of us have heard of », selon ASPR, éd. 1936, p. 319, n° 14).

³³ Il s'agit vraisemblablement de Magnhild, célébrée dans une ballade scandinave, encore usitée au XIX^e siècle (cf. Malone, p. 8-9).

³⁴ Crépin, p. 94.

³⁵ *sorglufu* (« love which is attended with anxiety or sorrow », traduction de Bosworth-Toller, p. 896, col.1).

³⁶ Notons qu'une célébrité divine porte aussi le nom de « Gète » ; c'est Odin, dit Gautr (dans les *Baldrs Draumar* de l'Edda poétique II, 2, 13).

³⁷ *op. cit.*, p. 8.

Gauti, selon la version islandaise du même sujet.³⁸ L'aventure est touchante. Mathilde et son époux, le Gète, vivent une union parfaite. Pourtant, l'épousée sanglote nuit et jour à l'idée de l'horrible fin qui sera la sienne : elle se sait condamnée à périr noyée dans les eaux de la rivière Vending. Et, malgré la construction d'un pont infrangible, ce destin tragique se réalise : pendant une chasse à courre, Mathilde disparaît dans les flots, sans espoir de salut. C'est ce que relate le Deor, mais il omet de narrer la suite, trop célèbre sans doute pour qu'il soit besoin de préciser : le Gète recourt aux sortilèges ; il réclame sa harpe enchantée ; il joue de toute son âme, et le miracle se produit. Grâce aux pouvoirs magiques de la musique, Gaute chasse les mauvais esprits et tire son amante de la mort.³⁹ Encore une fois, le malheur est conjuré ; le revirement, tacite mais attendu, de la mauvaise fortune s'accomplit à nouveau !

En quatrième position, vient Theodric qui, « fait bien connu »⁴⁰ – des Anglo-Saxons naturellement puisqu'il suffit de deux vers sibyllins⁴¹ pour le rendre éloquent, mais totalement mystérieux pour nous – « occupa⁴² pendant trente hivers la forteresse des Mærings ».

Qui donc est ce Theodric ? Est-ce une nouvelle victime, ou serait-ce un sinistre oppresseur comme le supposent de nombreux critiques⁴³ ?

³⁸ Malone donne, pp. 8-9, les références et les résumés de ces deux textes. Emendant *monge* en *mone* (moans), il commente comme suit les vers 14-16 du *Deor* : « We learned that, [namely] Mæðhild's moans, [they] became numberless, [the moans] of Geat's lady, so that that distressing love rob her of all sleep ». (p. 9)

³⁹ Selon la version norvégienne. Cf. Malone, p. 8.

⁴⁰ *ðæt wæs monægum cuð* (v. 19) « that was known to many » [traduction sur Internet par Steve Pollington, voir *infra* note 10].

⁴¹ Vers 18-19.

⁴² *Ahte* (« fut en possession de »), ce qui peut signifier « détint » à titre de possesseur, mais aussi à titre de résident (voir *ASPR*, p. 319, n° 18-19, qui parle de « the occupation of the burh »). Je choisis d'employer le verbe « occuper » parce qu'à double entente il répond aux deux sens.

⁴³ W. J. Sedgefield, dans son édition de *Beowulf* (1910, p.141), a même suggéré de lire *ehte* (« persécuta ») au lieu de *ahte*. En août 2003, Benjamin Slade ne retient que cette possibilité.

Affect et jugement dans le Deor

L'opinion des anciens érudits s'est arrêtée à cette dernière hypothèse : Theodric a désigné pour eux le roi des Ostrogoths, Théodoric le Grand (493-526),⁴⁴ qui apparaît dans le *Nibelungenlied* et dans la *Thidrikssaga* norvégienne. Cet illustre souverain domina, en plus de l'Italie, la Dalmatie, la Pannonie, le Norique, la Rhétie. Il se plut à annexer les royaumes barbares ; ses filles et sa nièce épousèrent respectivement les rois des Visigoths, des Burgondes, des Vandales et des Thuringiens. Lui-même contracta mariage avec la sœur de Clovis, Audoflède (en 493). Aux Francs, enfin, il ravit la Provence (508-509). Pour être effectivement empereur d'Occident, il ne lui manquait que la Gaule. Protecteur de la littérature et de la science (Boèce⁴⁵ fut son ministre), il passait pour sage et tolérant. Mais, sur le tard, inquiet des intrigues de Constantinople, il devint tout à coup redoutable : il fit exécuter Boèce (524) et jeta en prison le pape Jean I^{er}, qui succomba dans son cachot (en 526). Puis, il disparut à son tour, la même année, au mois d'août, dans des circonstances douteuses. Certes, il mourut après 33 ans de règne, mais il ne fut un souverain cruel que pendant un temps relativement court.

Il paraît difficile de citer comme victime un personnage qui atteignit l'apogée de la gloire ; on ne peut non plus accuser ce roi d'avoir exercé une tyrannie fort longue. C'est pourquoi, sans doute, une autre identification paraît tentante : selon Kemp Malone, Theodric serait Théodoric le Franc, dit le Hardi,⁴⁶ petit-fils de Clovis, dont l'aventure est narrée par Grégoire de Tours dans l'*Historia Francorum*.⁴⁷ Voici les grandes lignes de cette histoire, très complexe : le roi Theodric I^{er}, fils aîné de Clovis, avait fait mettre à mort le vice-roi des Visigoths, Sigiwald l'Ancien ; il avait, en outre, ordonné à son fils légitime Theodberht d'exécuter le fils putatif de ce Sigiwald, dit

⁴⁴ Autre appellation : Dietrich von Berne. Dietrich est la forme gotique du nom de Theodoric (en français, Thierry).

⁴⁵ Bien connu des Anglo-Saxons (cf. J.D.A. Ogilvy, *Books known to the English, Mediæval Academy of America*, Cambridge, Massachusetts, 1967, pp. 100-101) et dont le texte le plus célèbre (*De Consolatione Philosophiæ*) fut traduit en vieil-anglais par le roi Alfred le Grand.

⁴⁶ C'est Wolfdietrich dans un récit vieux-haut-allemand (Malone, p. 10).

⁴⁷ III, 13, 16, 23 sq.

Sigiwald le Jeune, qui était en fait son propre fils adultérin. Mais Theodberht avait généreusement conseillé au condamné de s'enfuir sans retard. L'infortune du prince exilé dura de longues années, jusqu'à ce que Theodberht, devenu roi à son tour, lui rendît les états de Sigiwald l'Ancien, jadis confisqués, et que Sigiwald le Jeune, enfin reconnu comme fils de Theodric et donc comme petit-fils de Clovis, reçût le nom de Theodric le Franc. A nouveau, le Deor ferait allusion à une victime avérée, dont le malheur aurait été suivi d'une extraordinaire revanche, selon le procédé dont il use tout au long de son poème.

Cette simple constatation suffirait à faire adopter l'interprétation de Malone. Or, elle se trouve renforcée par la mention de la « forteresse des Mærings », autrement dit « des habitants de la Marche », ⁴⁸ terme péjoratif qu'employaient les Francs pour désigner leurs voisins Visigoths. En effet, l'Auvergne appartenait à ce peuple avant que Clovis ne se l'approprie en 507 et ne l'attribue à son fils aîné ! La localisation vieil-anglaise désignerait donc une province précise, et la « forteresse des Mærings » deviendrait assimilable à la ville forte de Clermont. A mon avis, Theodric est probablement Theodric le Franc.

Parvenu à un stade qui se situe entre l'affect et le jugement,⁴⁹ le poète se prend à philosopher. Il déclare :

Si⁵⁰ l'homme grandement éprouvé,⁵¹ privé de joie, s'assombrit en son cœur, s'imaginant que son lot de misères sera sans fin, il lui reste à

⁴⁸ v.a *Mæring* est formé sur *mære* (marche, frontière) [cf. Malone, p. 40].

⁴⁹ Voir, *infra* note 1, la définition de l'affect par N. Simmam, p. 17.

⁵⁰ L'inversion verbe-sujet (*siteð sorgcearig*, v. 28) exprime une idée conditionnelle (cf. L. Schücking, *Kleines ags. Dichterbuch*, 1919, pp. 30-32), opinion adoptée par Mossé p. 402, *ASPR* p.319, Malone p. 26 et Crépin p. 94. Cette construction n'est aujourd'hui respectée ni par Bella Millett, ni par Benjamin Slade.

⁵¹ Je prends *sorgcearig* avec le sens de « one having grievous care » (Bosworth-Toller p. 895, col. 2) et comme sujet de *siteð* (cf. Schücking, *idem*).

Affect et jugement dans le Deor

concevoir⁵² qu'en ce bas monde⁵³ Dieu dans sa sagesse opère de nombreux changements⁵⁴ : à beaucoup Il octroie des honneurs,⁵⁵ le renom assuré, à certains une part⁵⁶ d'infortunes.

Ce passage, tel que je le conçois et le restitue, poursuit la démonstration logique du scop. Il est vain à ses yeux de s'attendrir sur son propre sort. Mieux vaut tenter de comprendre que rien n'est stable dans la vie humaine. Le Seigneur (Dryhten, v. 32) ne distribue pas sa grâce selon un bon vouloir, impénétrable ou capricieux. Bien au contraire, il agit dans un sens positif, apportant des changements au cours de la vie – d'une seule et même vie, d'après le contexte – car le malheur ne saurait être constant ; et, s'il y a dans toute existence un temps d'épreuve, ce triste sort n'est pas une fatalité définitive, ce qui serait contraire à la justice autant qu'à la miséricorde divines.

Le poète émet, en somme, une simple constatation. Eminemment équilibré et sain, il donne aux choses la valeur qu'elles ont, sans accuser ni Dieu, ni le destin, de ce qui découle peut-être de sa responsabilité humaine. En sept vers, il fait appel à la patience, ainsi qu'à l'espérance, sans révolte, sans désolation, sans amertume, sans fatalisme.

⁵² *Geðencan*, v. 21, me paraît avoir ici le sens de « concevoir » (= anglicisme « réaliser »). Cf. *Swa mycel ungelimp on wederunga, swa man naht æðelice geðencean ne mæge* (« quelle grande infortune advint à cause du mauvais temps, il est peu aisé pour quiconque de le concevoir »). *Two of the Anglo-Saxon Chronicles Parallel*, ed. Dorothy Whitelock, Oxford : Clarendon Press, 1980, vol. I, p. 217, l. 19-20.

⁵³ *ðæs* allitéré, très accentué, est ici mis en relief (cf. Mossé p. 402) par l'emphase « bas monde ».

⁵⁴ *wendeð geneahhe* est rendu par « fait beaucoup de changements » (Mossé p. 402) ; « brings many changes » (Gordon p. 72) ; « brings about change » (Steve Pollington) ; « often makes changes » (Benjamin Slade). Mais telle n'est pas toujours l'interprétation : « varie les sorts » (Crépin p. 94) ; « goes in his way » (Bella Millet).

⁵⁵ *are gesceawað* est traduit par « he grants honour » (Gordon p. 72) ; « honours are shown » (B. Slade). L'interprétation varie également : « il accorde sa faveur » (Crépin p. 94) ; « he gives a gift of grace » (B. Millett).

⁵⁶ *Weana dæl*. Les versions varient : « a deal of trouble » (Bosworth-Toller p. 1172, col. 2) ; « a sorrowful portion » (Gordon p. 72) ; « un lot de malheur » (Crépin p. 94) ; « a portion of woe » (B. Slade) ; « grief » (B. Millett).

Pour terminer son poème, le Deor ajoute, à la liste des tragédies qui finissent bien – le public le sait – le récit de sa propre mésaventure (qui ne saurait finir mal, peut-on penser). Favori,⁵⁷ pour un temps, du roi des Heodéniens,⁵⁸ il est maintenant évincé, et dépouillé au profit d'un rival plus chanceux, grandement illustre.⁵⁹ Il décrit sa situation, sobrement, calmement, et il conclut, comme il le fait après chaque évocation dramatique, par un leitmotiv⁶⁰ qui exprime un jugement :

Dæs ofereode, ðisses swa mæg.

Mais quel jugement ? Le sens de cette formule est incertain et flou. Les traducteurs fluctuent entre deux versions : « That passed away, so may this » ou « That went away, so can this ».⁶¹ Il semble que ne soit pas perçue la contradiction, pourtant flagrante, entre la certitude exprimée dans le premier hémistiche, et la probabilité

⁵⁷ Deor = « dear ». Cf. *infra* note 4.

⁵⁸ Les *Heodingas* (v. 36) ont été reconnus comme étant les *Lemovicii* de Tacite et les *Hjaðningar* scandinaves (Malone p. 40), ainsi que les Glommes de *Widsith* (v. 21, si toutefois *Henden* équivaut à *Heoden*, cf. Crépin p. 93).

⁵⁹ Heorrenda, cf. *infra* note 5.

⁶⁰ Il ne s'agit aucunement d'un refrain, comme on le prétend d'habitude, même de manière nuancée, car le retour en est fort irrégulier ; il apparaît de façon entrecoupée, à des intervalles de 6, 5, 3, 2, 6 et 7 vers.

⁶¹ Le leitmotiv peut être analysé comme suit :

- *ðæs* et *ðisses*, au génitif adverbial, sont considérés tour à tour comme « génitif neutre singulier » (Mossé p. 401) ; « genitive of respect » (*ASPR* p. 319) ; « genitive of measure » (G. Shipley, *The Genitive Case in Anglo-Saxon poetry*, Ph.D. Dissertation, John Hopkins University, 1903) ; « genitive of reference » (Malone p. 24) ; « genitive of 'time from which' » (d'après B. Mitchell, *Old English Syntax*, Oxford 1985, vol. I., § 1405, cité par C. Tidmarsh Major, dans *Matheliende*, University of Georgia, vol. iv, n° 2, Winter 1997, article diffusé en août 2003 sur Internet).
- *Mæg* est rendu soit avec le sens de possibilité par « may », « peut » (Gordon p. 71 ; C. W. Kennedy p. 57 ; Crépin p. 93 ; Slade et Millett), soit avec le sens de capacité par « can », « will », « futur du verbe » (Mossé p. 401 ; *Cambridge History of English and American Literature*, 1907, vol. I, ch. III, §² 7 ; Malone p. 37, précisant « will par litote » ; C. Tidmarsh Major et Steve Pollington, sur Internet, en 2003).

Affect et jugement dans le Deor

impliquée dans le second, puisqu'on comprend : « Cela a passé, ceci peut passer ». Or, en vieil-anglais, la signification de *mæg* est assurément « être capable de ». ⁶² En conséquence, ce sens devrait entraîner en français l'emploi du futur, et la version adéquate serait, logiquement :

Cela a passé, ceci passera.

Toutefois, la compréhension traditionnelle du vers récurrent est, de nos jours, très controversée. Une récente étude, ⁶³ extrêmement sérieuse et fort bien documentée, lève, semble-t-il, les anciens doutes sur la valeur du génitif adverbial contenu dans le leitmotiv, ainsi que dans un autre passage du *Deor* (v. 24-26) où le verbe *ofercuman* (« to overcome ») commande aussi, irrégulièrement, ce cas. ⁶⁴ L'auteur, G.-Y. Goh, écrit : « Despite its rareness and its seeming idiosyncrasy, the genitive case marking of *ofercuman* and *ofergan* is not arbitrary or purposeless, [...but] it is intentional, and represents a low degree of affectedness ». ⁶⁵ Goh précise : « First of all [...], it is very plausible that Old English speakers perceived some degree of difference between the accusative case and the genitive case for a NP [noun phrase] object. [...] Second, what the distinction in OE morphological cases encodes is a systematic difference of degree, not of kind ». ⁶⁶ Enfin, Goh prouve, avec une grande clarté, que « the meaning of the two verbs (*ofercuman* and *ofergan*, 'to overcome, to surmount') ⁶⁷

⁶² Cf. Colette Stévanovitch, *Manuel d'histoire de la langue anglaise, des origines à nos jours*, Paris : Ellipses, 1997, p. 87.

⁶³ Gwang-Yoon Goh, « Genitive in *Deor*: Morphosyntax and Beyond », *The Review of English Studies*, vol. 52, issue 208, novembre 2001, pp. 485-499.

⁶⁴ Cf. Goh p. 486.

⁶⁵ *op.cit.* p. 493.

⁶⁶ *op. cit.* p. 497.

⁶⁷ Goh donne un sens quasi identique aux deux vers. – Déjà, en 1945, Mossé (p.401) traduisait *ðæs oferode* par « ce malheur a été surmonté ». En effet, *ofergan* glose le latin *transgredi* (« traverser » au sens propre / « franchir » des traverses = « surmonter » au sens figuré). On peut donc comprendre *ofergan* selon sa formation composée comme « sur-passer = passer au-dessus / transcender », exprimant un sens actif, et non passif comme le suggère en anglais la version « to pass away = passer, disparaître ».

imply an active role of the subject [...] fully compatible with the inevitability of miserable situations and the patient endurance of them, which is thematic and dominant throughout the poem ».⁶⁸

A ces observations, il convient d'ajouter que le verbe *ofergan* n'est pas ici nécessairement impersonnel ; le sujet peut en être indéfini,⁶⁹ ce qui permettrait de traduire le premier hémistiche par : « Cela, on l'a surmonté ». Et, dans le second hémistiche, le pronom sujet sous-entendu pourrait fort bien s'appliquer à chacun des infortunés qu'énumère le scop, c'est-à-dire s'exprimer par « he », « she », « I », selon les personnages en jeu : Weland, Beadohild, Deor. Alors la fin du vers se traduirait par : « Ceci, je le surmonterai ».⁷⁰

Et même si l'on voulait conserver en français un génitif correspondant à *ðæs* et à *ðisses*, il serait permis de suggérer une version presque neutre, tenant compte de tous les avis et de toutes les nuances (actives ou passives), telle que :

De cela, on a vu la fin ; de ceci, on la verra bien.⁷¹

En abordant ainsi l'aspect psychologique qui nous dévoile l'image intérieure du poète, ses intentions réelles et le regard qu'il porte sur la vie, nous quittons le plan de l'affect pour entrer dans celui du jugement personnel, enfin clair. Et nous sommes loin du portrait habituellement brossé du Deor. Jusqu'à nos jours, il a été surtout vu comme un être abattu, triste, déçu, « soucieux de se consoler de son propre malheur »,⁷² et trouvant dans l'exemple des héros qu'il cite le réconfort d'une comparaison flatteuse.

⁶⁸ *op. cit.* p.499.

⁶⁹ « Another possible analysis is that the genitive NP is the object of the verb *ofergan* and that the sentence has an unexpressed subject *pro*, that is, a phonological null pronoun [...] This proposal is linguistically plausible because in OE subject pronouns were sometimes not expressed and are to be filled in from the relevant contexts » (p. 489).

⁷⁰ Cf. la traduction d'André Crépin et Hélène Taurinya Dauby, *Histoire de la littérature anglaise du Moyen Age*, Paris : Nathan 1993, p. 42 : « De ce malheur on est sorti, du mien le pourrai-je aussi ».

⁷¹ La note précédente indique le même effort de restitution casuelle.

⁷² Cf. Mossé p. 286. Pour A. Crépin, le Deor trouve sa consolation dans l'art (p. 92).

Affect et jugement dans le Deor

Mon analyse est entièrement différente. En fait, l'appréciation qu'a le poète des événements, pourtant redoutables, dont il a fait mention est empreint de dignité sereine et de confiance en l'avenir. Son dynamisme foncier soutient allégrement la charge émotionnelle ; son « moi pontifex »⁷³ sait orienter des potentialités négatives vers des réalisations positives et « transformer un destin de contrainte en un destin de choix libre ».⁷⁴ Cet homme, plein de sagesse, a compris que la réussite ne dépend pas du niveau absolu de réalisation d'une carrière, mais, avant tout, du niveau d'aspiration et de satisfaction individuel. Il est apparemment impassible parce qu'il tient compte d'expériences historiques pour ajuster sa conduite aux événements : le présent pour lui est riche d'un passé éducatif et d'un futur prometteur.

Et pourtant le rejet dont il est victime engendre une frustration grave qui le prive d'un lien puissant avec son bien-aimé protecteur et qui, en outre, entraîne pour lui une absence inquiétante de sécurité. Mais il sait déclencher, pour sa sauvegarde, un mécanisme de défense extrêmement fort. Son attitude n'est pas celle du stoïque qui se blinde contre une épreuve déséquilibrante ou qui s'acharne à lutter contre l'espérance, afin de « ne désirer que ce qui dépend de lui ».⁷⁵ Il est résigné, certes, mais activement et non passivement.

Il se peut qu'il soit chrétien⁷⁶ ; je l'ai moi-même jugé païen jadis,⁷⁷ à tort sans doute, car la résignation active répond à un objectif spirituel : celui de permettre à la personne humaine de se conformer librement au plan divin et non de s'y soumettre nécessairement par

⁷³ Selon la terminologie de L. Szondi, *Freiheit und Zwang im Schicksal des Einzelnen*, Berne : H. Huber, 1968, traduction Cl. Van Reeth, *Liberté et contrainte dans le destin des individus*, Bruxelles/Paris : Desclée de Brouwer, 1975.

⁷⁴ Sillamy, p. 200, col. 2.

⁷⁵ André Comte-Sponville, *Le bonheur désespérément*, Paris : Pleins Feux 2001, pp. 50-51.

⁷⁶ On a pensé jadis (*Cambridge History of English and American Literature*, 1907, vol. I, c. III, § 7, que « the four lines which show Christian influence may be a later addition », mais l'unité du poème ne fait plus de doute aujourd'hui.

⁷⁷ *Histoire de la littérature anglaise du Moyen Âge (500-1500)*, Paris : PUF, 1962, p. 57.

obligation ou contrainte. Se résigner pour un chrétien, c'est accéder à l'incompréhensible, au douloureux, à l'injuste apparent, par confiance pure envers Celui qui sait mieux que soi... comme le malade apaisé qui s'abandonne au chirurgien dont il connaît la compétence. Car « Dieu fait tout, y compris nos efforts, mais Il ne veut pourtant rien faire sans notre oui et les renoncements qu'il implique ».⁷⁸

Le Deor se renonce, mais il ne renonce pas. Il relève la tête, il affronte, il lutte.⁷⁹ De nos jours, on le qualifierait de « battant ».

⁷⁸ Bernard Pitaud, « Maîtrise de soi et abandon », *Christus*, n° 100, juillet 2003, 275-84 (p. 284).

⁷⁹ Malone (p. 17) pense même qu'il a totalement résolu le problème : « Deor is thought of as having got over his trouble, either by recovering his lost post or by winning another ».